

- 4** *Cusset*
- 8** *Ils sont deux*
- 12** *Le Travail*
- 16** *Le Cœur Net*
- 18** *Le Barrage*
- 22** *Un Conte de Noël*
- 26** *Las Vegas*
- 30** *Marseille*
- 32** *Fête Foraine*
- 34** *Les Trappeurs*

# La Campagne

*Texte 2019  
Marguerin Le Louvier*



# Pour

*Clara, Candice et Elise.*

Cuisse†

Tout ce que je pensais. Qu'il fallait que je m'époumone, que je chante avec le ventre, pour faire tout sortir, vider ma peur d'être abandonné et seul, tiens, mets ta main, tout se passe ici, dans le ventre, tu savais que ton ventre c'est ton troisième cerveau ? Ah bon, c'est quoi le premier ? Le premier cerveau c'est celui qu'on sent derrière les yeux, celui qu'on entend bouger, qu'on pourrait toucher, si on enfonce un doigt par la narine. C'est ton cerveau de reptile, celui qui régule les contractions du corps quand il se met au monde. Qui balance, par saccades, des poisons, jusqu'aux organes. Le deuxième cerveau c'est ta peau, c'est ton circuit battu et rouge, un océan de cellules sans cesse renouvelées, et souillées, comme des vagues, des points de pression et d'information, de circulation. Le troisième cerveau c'est ton ventre, tu savais qu'un estomac humain contenait assez de neurones pour digérer une vache ? Tu savais qu'en fait on respirait par le cul ? Tu savais que nos intestins pouvaient prendre des décisions à notre place ? La notion de libre arbitre est toute relative quand tu te penches sur tes boyaux. Ça cogite grave là-dedans, ça élabore des plans. Malgré nous, et contre nous. Je passe mes jours éveillé à guetter le claquage, le moment où la tuyauterie va péter, le moment de l'AVC. Tu savais que j'avais tellement de peine, que mon chagrin était tel, qu'il aurait pu plier l'espace-temps et nous ramener à celui des fêtes ? Putain j'ai l'impression que ça fait des années que j'ai pas fait la fête, la vraie, quand tu sors de la musique éclaboussé par toutes nos faiblesses, toutes celles qu'on a brûlé ensemble, afin d'être nus, déshabillé par les drogues et bordés. Langés. Et lovés. Tu savais que tout entier je ne suis rien, qu'il me faut être au moins deux, et c'est déjà peu et trop peu, et j'ai trop peur, ça m'a jamais suffi d'être aimé et d'être gentil, j'ai des besoins de faire entrer en moi des villes, de replier, en moi, toutes les immensités, goûter et regoûter, encore, à tout ce que le monde a de perlé, et mort, et mordre.

Et donner.

J'ai marché pour me perdre, dans des régions reculées de Villeurbanne. Je voulais voir le barrage de Cusset, où il est écrit, sur une mosaïque ancienne, LES FORCES MOTRICES DU RHÔNE. J'y suis allé dans l'idée

de me faire dévasté par les remous marrons d'une énergie domptée, j'ai retourné ces mots, « Forces Motrices », dans mon cerveau, tellement je les aimais, tellement je les trouvais beaux. Un peu comme : « Turbo Diesel Sport Injection ». Ce qui me bouge. Je suis monté sur la balustrade pour me faire gronder. Ça poussait grave à travers le barrage et c'est ça qui produit l'électricité. J'ai pensé à tout ce qui me poussait au travers, cette pression, ce courant, qui fait que je mets un pied devant l'autre malgré tout. Je repose sur mes forces motrices : les hommes. J'étais dans ce terrain vague merdique de Villeurbanne pour les hommes, j'étais là pour en trouver, pour me trouver des hommes. Des silhouettes dans des bagnoles. Des bonnets et des capuches. Des allures discrètes. Des déplacements fragiles, dans l'entrebattement des villes, dans des lieux défaits qui n'expriment rien, si ce n'est leur fonction passée, et détournée, à usage sexuel. Il fait froid, je me sens pas de sortir ma queue. Mais j'aimerais juste en toucher une. Je continue ma route sur les bords d'un fleuve marron et chiasseux qui gronde de sa petite colère, un son qui m'enveloppe comme un drap sec. Je fume clope sur clope car j'arrive pas à respirer sinon.

Votre temps d'attente est estimé à : TOUTE LA VIE.

C'est l'impression que ça me donne quand je t'envoie un texto pour avoir des news, savoir si tu souffres de cette absence autant que moi, et que tu attends une minute, une heure, une après-midi, avant de larguer ta réponse froide. C'est triste la vie bordel. Et c'est toute la vie. Quand j'ai appris que c'était toi qui voulais le revoir et pas lui.

Se donner du mal. S'en offrir. Se faire don d'une peine qui aide à vivre. J'écrirai pas sans cette peine, et pourtant, je rendrai tout mon mal pour qu'elle s'arrête. Qu'elle me sorte du ventre, comme un feu grégeois stupide. Il me reste qu'à trouver ma joie dans mes restes. Ça va être chaud.

Pourtant on s'est illuminé, puis on a connu la vitesse.

J'ai mal putain. Et pourtant la fin c'est aussi le commencement, tout ça.



**TUSSON T DÉUX**

File.

Ils sont deux : un plus jeune et un plus vieux. C'est le plus vieux qui me prend le cou pour l'embrasser. Aux coins des lèvres, une écume blanche. Le plus jeune se planque derrière la borne automatique et met de la musique à fond sur une enceinte bluetooth. On attend le tram vers Perrache. Trois minutes. Je ne sais pas qui chasse, ni qui est l'appât.

T'as du feu ?

Tiens.

Merci.

Attention t'as mal allumé ta clope.

Ah, merci !

Ça veut dire que t'es amoureux. Une clope mal allumée, t'es amoureux.

Ah oui ? Qui dit ça ?

Alors t'es amoureux ?

Oui !

C'est bien. Je vais te poser une question.

Vazi.

T'es gay ?

Quoi ?

T'es gay ?

Oui !

T'es gay ?

Oui oui je suis gay !

Chacun son choix !

Ah merci !

Chacun son choix, je respecte. Chez moi c'est interdit.

Ah oui ?

Chacun son choix. Mon fils me dit qu'il est gay, il a le choix.

C'est cool d'entendre ça.

Et sois pas choqué mais : chacun son cul !

Oui !

Chacun fait ce qu'il veut avec ses fesses !

C'est vrai ! Merci beaucoup.

La terre c'est comme un ballon, et nous on joue le match sans arbitre.

Oui.

Et toi t'es comme un taxi.

Comment ça ?

Y'en a, leur truc c'est le tram, le vélo, le bus... toi c'est le taxi, ça veut dire que tu prends quelqu'un.

Ah bon ?

T'as compris ou pas ?

Non j'ai pas compris.

T'es un taxi, tu fais monter des mecs !

Hahaha !

T'as compris ?

Oui oui oui !

T'es beau, tu souris, tu rigoles ! Chacun son choix. Tu suces bien ?

Hahaha !

Hahaha ! C'est la soirée, c'est l'ambiance !

T'es marié ?

J'ai été. J'ai 42 ans et deux fils, j'étais marié, ça a pas marché, je suis célibataire depuis deux ans.

Tu t'appelles comment ?

Comment je m'appelle ? Viens assis toi. C'est l'ambiance, c'est tranquille, on se prend pas la tête si tu veux.

Okay.

T'as des belles lèvres. On a envie de les... \* geste avec les doigts \* Si tu veux on passe une bonne soirée, chez moi, chez toi...

Chez moi c'est compliqué.

Et bah viens chez moi si tu veux, je t'oblige pas. Y'a deux places.

Tu veux faire quoi ?

Je veux faire quoi ?

Ouais tu veux faire quoi ?

...

Tu veux te faire sucer ?

Non ! Je veux te donner de l'amour.

Ah bon ?

Je veux embrasser ton cul.

J'étais parti pour rentrer chez moi, je suis fatigué.

Je t'oblige pas ! Mais tu vas pas le regretter. Tu dors à la maison, je m'occupe bien

de toi, jusqu'à demain. Tu jouis, tu jouis pas... C'est sans prise de tête.

Je sais pas.

C'est comme tu veux.

J'étais vraiment parti pour rentrer.

Moi je descends ici.

Je vais pas te suivre. Désolé !

Dommage.

On se jette un smack de la main à travers la vitre, le tram qui s'éloigne.

J'étais prêt à monter chez lui pour lui vider les couilles, plusieurs fois si nécessaire, pendant des heures, consoler tout. Puis je me suis rendu compte que j'avais plus assez de batterie pour appeler à l'aide si ça tournait mal pour ma gueule, aucune arme pour me défendre, même pas une lacrymo ou un stylo bic. Alors j'ai flippé, je veux pas faire la une du Progrès demain, la presse dira « un homosexuel », c'est arrivé à des potes, j'ai repensé à son pote, plus jeune, discret, et bien planqué, deux contre un, j'étais affamé, j'aurais pu lui dire : toi et ton pote, tous les deux, si vous voulez, tous les deux, et les ai imaginés, tous les deux, sur le canapé, pantalon baissé, et moi par terre, à laper, ça suffit, ça suffisait, je disparaiss. Y'a ce qu'on imagine et puis y'a ce qu'on fait. Tomber dans le puits immense et sans fond qu'on a, creusé, en travers des côtes. Je suis déshabillé jusqu'à toutes les avoir goûtees, je suis effrayé, mes contours, tremblés, j'aimerais, être défini autrement que par ma vulnérabilité, aux hommes, ma porosité, j'aimerais monter, chez les mecs, me faire monter, c'est malheureux, de flipper comme ça, si ça se trouve je risquais rien, et j'aurais pu, la nuit, couler dans ses bras.

**THE TYRAVATI**

J'veais m'exciter un peu tout seul en repensant à toi. Écriture chaude, serrée. On est assis à côté. J'aimais bien : tes chemises de prof boutonnées. Jusqu'au cou. Tu mettais du gel, un tout petit peu, minuscule conscience de toi-même, une attention qui ramène à loin. On est collègues, deux contractuels, la précarité dans la fonction publique ça rapproche. On a deviné au même moment qu'on aimait tous les deux très fort le cul, qu'on était de la même espèce, celle qui s'entre-dévore au moindre embrasement des doigts sur la peau. Ce soir on ferme le service ensemble, chemise en jean boutonnée, journée. Sous le travail il y a la peau, et sous la peau, ça travaille, ça bosse dure même, sens-moi cette peau, sens comme elle est contractée, la journée, comme ça tiraille d'être au boulot, comme ça tire d'être ici et d'en avoir envie, plus qu'une heure, plus qu'une heure ici, te respirer, te manger, fort, toutes, toutes, toutes les couilles. Au travail on ferme son cul, on dirait qu'il n'y a que les collègues en congé parental qui ont des relations sexuelles, le sexe est enfermé à clés, au travail on laisse son sexe à l'entrée, clouté. Au boulot pourtant tout excède le cul, ça déborde de la corbeille à papier et des boites mails, je prends des pauses, souvent je me fais suivre aux toilettes, il est taillé comme un rugby man, je le trouve un peu chaud avec sa dégaine, un peu, sa démarche balourde m'excite, un peu, j'ai compris que son truc c'était pisser, pisser avec d'autres mecs, mater peut être, sentir et profiter, son truc c'est partager, l'intimité de ce petit chiotte de bureau, une pause, trois minutes de pause dans la journée pour se lâcher, tout relâcher, il pourrait me prendre la main pendant qu'il pisse et la poser sur sa queue épaisse, pour que je la sente durcir, la queue tendue par un jet de pisse. Relâchement, relâché, il ne s'est jamais rien passé. Et tant mieux. Sinon c'est l'incendie, c'est tout le salariat qui part en fumée. Ce soir on ferme ensemble, on est à l'accueil, on partage une fonction, des compétences et des responsabilités, et un slip bien rempli, prêt à dégueuler, on s'en bat les couilles, on fera pas carrière ici, nous c'est la nuit,

T'es gay ?

Oui (rires) oui oui, tu as deviné, oui, et toi

Moi je suis plutôt bi, enfin, j'ai une femme, mais ça me dérangerais pas

de le faire avec un mec.

De le faire, ça te dérangerait pas de le faire, ça te dérangerait pas, mais de le faire et de le refaire, ça te dérangerait peut-être, une fois ta virilité est sauvée, deux fois ça commence à sentir le cramé, c'est cramé pour ta gueule, les pédés le font et le refont, le danger c'est que ça te plaise, la frontière entre nous est trop mince, le faire et le refaire, encore, plusieurs fois, régulièrement, c'est dangereux, mais juste une fois, ça te dérangerait pas, un coup comme ça, une vidange rapide dans ma gueule, abreuvoir, mangeoire, ça te dérangerait pas, de te vider avec moi, de tout lâcher, mais pas avec un autre mec, non, c'est juste avec moi, c'est exceptionnel, et exclusif, jure moi, jure le moi putain, que t'es l'hétéro d'un seul pédé, c'est moi, ta seule, et unique expérience, la seule, le seul pédé de ton monde, qui rend ta vie exceptionnelle et folle, et plus gay, et plus forte, la seule, j'suis seul putain, j'suis tout seul, à sentir, ton jus, tout voir, connaître de toi tout ce qui va péter, imminente catastrophe de corps raccordés, à nos bouches

entières

et fauves

T'aimes bien faire quoi avec un mec ?

J'adore sucer !

Ah moi aussi, enfin, je veux dire j'adore me faire sucer

T'as une grosse queue ?

Ça va, normale

NORMALE.

Quand les mecs disent ça je deviens dingue, une bite NORMALE, NORMCORE, une bite de tous les jours, du tout venant, du bon matos bricorama, standard et sympa, elle est pas extraordinaire cette teub, elle est humaine, elle est modeste, elle transpire le quotidien des gens, elle est habituelle, elle est chaude, et dure, et parfaite à pomper, elle est homologuée, c'est la bite du voisin, du chantier, du chômeur et du postier, une bite de fonctionnaire et d'usager, qui traîne dans les kebabs

et les cafés, vivante, et claquée, une bite de chauve, de prof de techno, une bite banale, et tarée, ce qui se passe est taré, on est pas sensé dire tout ça, se dire tout ça, formuler ces désirs comme ça, sur son lieu de travail, on le garde pour soi, on est sensés, on est insensés, on sent, que tout vit et tout sent, tout est extraordinaire.

Extraordinairement chaud.

La peau et les vaisseaux. Dilatée et morte. Gorgée et coulante, veineuse, palpitante.

Mourir chaude, de chaleur, les eaux écartées sous les chevaux, cortège de femmes et d'animaux.

Ma peau d'homme dévorée de bas en haut.

Réponses. Toutes les réponses à mes questions.

Retrouvées, notées et commentées.

Carnet pensée annoté, qu'on feuillette pour se remettre D'être debout sur deux pieds.

**THE COEUR NÉT**

Le cœur est net, lustré. Le cœur sait. Le cœur connaît. Il reconnaît. Il sait là où pécher et chasser. Il sait là où ça pue et là où ça gratte, là où c'est secret. Le cœur sait où plaquer les lèvres et sucer. Le cœur sait quand les couilles doivent être vidées. Le cœur sait tout, on ne peut rien lui cacher. C'est comme une barque, une embarcation, un rafiot chahuté, qui se déplace, dans les soubresauts nauséeux, et paresseux, d'une sexualité que rien n'effraie. Parce qu'elle est ignorante. D'elle-même, des autres et du cœur des autres. Que rien ne m'effraie. Que rien n'égaie mon monde, plus au monde, que la sexualité. À découvert, je me lève, et je suis émerveillé. Mon cœur. Mon amour, mon cœur. Mon radeau. Bercé dans les flots, des lumières et du tabac à rouler. Le cœur. Est net. Il est lustré. On peut s'y voir dedans. Évaluer le poids et les sentiments. Les besoins ardents d'être soulevé, renvoyé à soi, et baisé, renvoyé à la rivière puis péché.

**THE BARRAGE**

Ils se croisent, et c'est l'aventure.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs et au dos large, il se déplace en jetant son corps en avant, à travers la ville. Il porte des habits gris, ceints d'une banane noire, dans la pénombre, il pourrait être habillé comme les hommes il y a 100 ou 500 ans, il sait, en voyant marcher dans sa direction ce grand homme aux épaules larges, que la nuit se refermera sur eux, comme un ceinturon, à leur entrée en collision.

Ça commence par demander du feu, car c'est comme ça que les hommes font, ils fument tous les deux et c'est un moment, c'est un temps pour arrêter le temps, élaborer un contrat, qui stipulera qui baisera qui et comment. Il aimerait gravir cet homme aux épaules larges, son dos comme un monde où planter son drapeau, il aimerait y poser les mains avant tout autre geste qui impliquerait la bite et la bouche, mesurer sa force et sa petitesse, se cramponner aux muscles, à la carrure, de ce nouvel ami.

Il demande "tu veux baiser?", et les deux s'emmènent, dans leurs grandeurs réciproques, maintenant il faut trouver l'abri qu'offrira la nuit aux hommes pour s'entre-dévorer. Ils ne se disent rien sur le chemin, ils laissent monter en eux le jeu, l'oscillation des gestes et des bras balancés, il aimerait monter sur le dos de l'homme pour une ballade, il pense aux ânes, aux chevaux de trait, il pense à l'odeur du foin et aux poneys, il faut s'abriter, trouver l'écurie qui contiendra la paille et les mains, ça sera les quais, la rivière, la protection des arbres et du sol, l'abri moral du fleuve, de la pissoire et de la voie ferrée, les deux hommes se sont mis l'un en face de l'autre, ils sont abrités, ils se regardent, une tâche de sueur entre les seins, il y pose la main, l'homme sourit parce qu'il est attendri, et que c'est un peu coquin de toucher la sueur comme ça, la chaleur, remonte dans l'avant-bras, depuis, il faut s'embrasser, offrir la bouche, il faut donner, rouler la pelle la plus chaude, éclabousser les lèvres, les râper, ils ont fermé les yeux parce qu'ils sont abrités, d'une main, on tâte la bite pour voir comme elle est dure, l'homme a dans son froc un outil de chantier, il se mord les lèvres pour étouffer les mots qui briserai l'action

si jamais ils étaient prononcés, il le dit pourtant, il dit "j'ai envie de ton cul", le cul en bas du dos, le cul des poneys et des chevaux, le cul épais qui emporte le corps dans la vallée, c'est ça qu'il veut manger, et l'homme, sous cet ordre, se retourne, sans hésiter, pour lui offrir le spectacle de ses épaules, la voûte d'un ouvrage bâti pour baisser. L'homme se penche et appuie ses poings contre l'arbre tandis que la main descend le long du dos et apprécie le tissu mouillé, par l'effort, la marche, et la journée, arrivée tout en bas, la main tire sur l'élastique du jogging et du caleçon, pour dénuder le cul, il passe une première fois les doigts, doucement, dans le sillon poilu puis tâte le gras des fesses qu'il écarte doucement, il y plonge son nez, pour respirer, le parfum lourd du corps en action et en quantité ; les cuisses, quand elles ont frotté, l'anus, quand il a pété, la peau, quand elle a transpiré, quantité, abondance de gestes et d'énergies déployées, c'est une écurie pour la bouche, un foyer, il respire tout ça, il sait qu'il va garder l'odeur de ce cul longtemps sur son visage, alors, il l'enfonce tout entier entre les fesses et mange tout ce qu'il peut manger, lorsqu'une goutte de sueur perle sur la colonne, jusqu'au sillon, il l'avale d'un coup de langue, sans se poser de questions, et l'homme-à-gravir gémit, abattu par l'excitation. L'homme lui offre tout son cul, il est cambré maintenant, il l'encourage entre ses fesses en appuyant, desserrant ses muscles et les relâchant, contractant, donner, donner la forêt, aux ongles, et le bois, à couper, donner à boire au foyer, là où la magie est consumée, la température, s'élève, au-dessus du brasier, tout ce que la bouche perçoit sera dévoré, chaque traces, chaque indice d'être miraculeusement debout à se faire lécher, à l'abri, et mutuellement abrités, par la nuit,

la rivière  
le barrage  
la nuit  
le langage  
la nuit  
la voie  
ferrée  
le bruit  
l'écurie  
la rivière  
le chantier

# **UN CONTE DE NOEL**

25 décembre. Il ne pensait pas trouver une bite à sucer un après-midi de Noël.

Noël. Il n'avait pas imaginé qu'on trouvait si facilement des bites à sucer un 25 décembre, dans l'après-midi.

25 décembre. Il quitte la maison le repas fini pour aller sucer des queues. Joyeux Noël.

C'est Noël, et il veut quand même sucer. On appelle ça la "Christmas Hornyness". Il s'éclipse après le repas et descend au parc, où une pissotière l'attend. Il n'avait pas imaginé la tâche si facile, pourtant, à 15h pétante, un mec d'une cinquantaine d'années, dans un manteau en cuir noir qui paraît peser une tonne, fait une apparition épuisée dans ce parc où rien n'existe. Il l'a vu garer sa voiture en contrebas des tasses. A-t-il une famille? Oui. Il n'imagine pas ce vieux gars propulsé ici par autre chose que l'étranglement des normes hétéros, portées à leur point de rupture par les fêtes de Noël. Il lui fallait bien une famille, et ses maltraitances psychologiques diverses, pour espérer de la sorte être pompé après la bûche.

Ses joues de vieux type lui tombent joliment, sous une barbe de 10 heures qu'on devine rappeuse, à faire rougir les fesses en deux coups de langue. Cernes noires, très noires, épuisement d'un corps indélicat et trop lourd à porter. Je suis là pour te vider les cernes, te délivrer. Délivre moi ton poids dans la bouche. Il pense: guérir, et sauver. Pour lui, c'est tout cela, sucer. C'est remédier. Donner le soin, à qui lui donnera bien sa queue à téter. Alors il suit le vieux gars, dont il imagine déjà le cuir odorant, comme il aime. Il y a tout un jeu de regards, qui fait tout le sel. Se retourner, "je t'ai vu", se détourner, "je t'ignore, suis moi", se retourner encore, les regards s'attrapent, et le contrat signé. On se suit. Jusqu'au vide effrayant de la pissotière, petit coupe-gorge prêt à tout avaler. Le mec a disparu dans ce placard à pisse. Appréhension cruelle au moment d'y pénétrer. La pisse. Les odeurs en embuscade. Pot pourri des hommes,

de tous les hommes du monde. Planétaire. Communes. Communauté de bites relâchées, essorées avec les doigts et secouées. L'odeur est chaude. Le mec s'est positionné à l'urinoir du fond. Sa veste noire lui pend sur les flancs, lestée sans doutes d'un paquet de clope, d'un briquet et d'un trousseau de clés viril. Vrai mec porte un trousseau. Super mec le porte à la ceinture. Les trousseaux qui ballottent à la taille, les plus excitants, comme la métaphore pétée de ce tout ce que cela signifie être homme. Entrer, et ne rien laisser entrer. Être partout chez soi, et refermer derrière soi. Fermer son cul à double tour, ne rien, jamais laisser, sortir, ou pénétrer. Le vieux gars a pourtant sorti sa queue et pisse pour de bon. Il le rejoint et se place à une pissotière en décalé, par précaution. Et se régale du jet puissant qui gargouille dans les canalisations. La pissoir est chaude, et fume quand elle sort du corps. C'est la vie. C'est la magie d'être en vie. C'est tout boire. Célébrer sa victoire d'être là aujourd'hui, en activant son corps, en le faisant fonctionner. Son désir tout incarné dans cette queue. Il cherche le regard du gars pour lui faire comprendre qu'il la veut. Il sait que la gamme des gestes est très réduite dans ces situations, minuscule partition, ni pauvre, ni sèche, mais ultra concentrée, pour toucher à l'essentiel: l'orgasme. Peu de gestes sont autorisés, mais ceux qui le sont ont une signification magique. Il aimeraït pourtant passer la main dans les cheveux du vieux gars, épais et noirs, pour appréhender leur sagesse. Quel putain de miracle de rencontrer un inconnu comme ça, c'est miraculeux. On veut en profiter. Se donner comme ça, se rencontrer, se reconnaître tout entier. Et caresser son visage aussi. Mais pas ici. Ici c'est l'envers du monde, c'est l'outre-monde, c'est le revers des contes de fées. Seule la queue peut être touchée, le reste appartient aux pédés. Il appuie le regard sur cette bite épaisse et brune, puis remonte, pour attraper les yeux, les bouches s'entrouvrent sous l'effet de l'excitation, le rythme cardiaque s'accélère, tout le corps fume, dans la pissotière gelée du mois de décembre.

Tout, c'est tout ce qui compte. Tout ce qu'il y a de plus beau.  
Ce cœur c'est toi qui l'a fait.

Ce cœur c'est toi qui l'a fait.

Ce cœur c'est vous, ce cœur c'est vous deux.

C'est vous deux qui l'avez fait.

Ce cœur, c'est vous, c'est vous deux.

Deux corps, deux, deux corps,

Deux corps dans la vallée, deux corps, deux corps la vallée, deux, deux corps, deux la vallée, deux, deux corps la vallée, deux, ce qu'un corps, peut, ce qu'un corps peut faire, deux, ce qu'un corps, deux, ce qu'un corps peut faire, tout ce que deux corps peut faire, tout ce que son corps peut donner, deux, ce que son corps, peut, ce qu'elle peut endurer, tout, est elle deux, son corps est deux, elle est deux vallées, ce que la vallée peut prendre, tout, ce qu'un corps peut avaler, deux, deux tendres, tout est tendre, tout est emporté, deux, deux corps emportent deux, tout corps emporte tout, deux, deux vallées, deux avalées, elles sont deux, deux vallées, deux, deux dans la vallée, elles sont deux, deux avalées, tendres, deux tendres le cœur, dans la vallée, deux cœurs, ce cœur c'est toi qui l'a fait

C'est noël.

Il attrape la chevelure épaisse et noire avec ses deux mains. L'homme se laisse faire, sa lèvre tombe sous le coup de la tendresse, et la bouche, s'ouvre. Ce qui passe dans le regard fait jaillir un sang invisible depuis le sol. Les deux hommes s'embrassent avec la langue, pendant une minute. On aimeraient rester là et se laisser brûler pour toujours par ce qui est en train de se passer.

**LAS VEGAS**

On me fait monter dans un taxi, la portière manque de se refermer sur mes collants, je pousse un cri que personne n'entend et je rabat mes jambes, le chauffeur est une ombre derrière une vitre sans teint, je jette un regard noir au portier qui a manqué de me démembrer, nous roulons, sans nous arrêter, pendant deux heures, nous traversons un désert, peu de gens le savent mais Las Vegas est encerclée par des militaires, des zones d'essais, des labos, l'usage de la force pourra être employée si l'on s'approche trop des barbelés, mes collants, se déchirent, à l'embranchement des routes qui emmènent les soldats vers des bunkers où l'on découpe les restes agonisés des rescapés, zone une, zone trois, zone C, zone cinquante-et-une, le taxi accélère, et nous arrivons à Las Vegas, on trouvera l'hôtel, la réception, la réservation, on me donnera la clé, on m'indiquera l'étage, on me demandera si j'ai besoin d'un groom pour porter mes bagages, je voyage léger, légère, transportée, j'ai installé Grindr sans savoir ce que je faisais, je savais simplement que ça existait et que les hommes l'utilisaient, j'enfonce la clé dans la serrure de la chambre douze, au douzième étage d'un hôtel creusé dans un sphinx égyptien en béton armé, les consignes étaient précises, la lumière allait être tamisée, je devais poser ma valise, celle remplie de billets, ensuite je devais mouiller mes cheveux, en arrière, les plaquer, il aime les cheveux mouillés, il aime regarder, l'argent, les billets, le décolleté, je devais faire gaffe à ne pas arracher le micro qu'on m'avait scotché sur la cuisse au moment où j'enlèverai ma robe devant lui pour le faire bander, j'étais là pour une mission, on m'avait arraché à la végétation, pétales d'orchidée, et fertilisé, pour apparaître sous la forme de cette belle plante, bandante, espionne, j'ai installé Grindr sans savoir ce que je faisais, juste pour le kiffe de monter dans des chambres et de m'imaginer morte, découpée, par des hommes vêtus de pénombre bleue, et aux longs bras d'espions, monter, dans les tours de villes casinos et m'imaginer en Mylène Farmer dans le clip de California, en attendant, je suis née il y a deux heures, dans les labos souterrains et militaires où l'on cultive à échelle industrielle des femmes-plantes télécommandées, envoyées dans les sphinx en béton pour effectuer des missions qui engagent la sécurité de la nation, j'ai installé Grindr sans savoir ce que je faisais, j'ai choisi comme

pseudo « Suceur » car je savais où était ma place et à quelle espèce j'appartenais, dans ma bio j'ai mis « qu'importe le calibre » pour signifier que j'étais de gauche, j'ai replié mes jambes dans le taxi, la portière s'est refermée, le chauffeur a baissé sa vitre et en se retournant m'a demandé « je vous dépose où ? »



**MARSÉE**

Elle fait tourner la tête avec ses doigts, elle tire elle joue, elle se reconnaît n'importe où, dans la vitrine de la pizzeria, les rondelles de chorizo font comme deux yeux sur le fromage fondu, arrivée en gare de Marseille Saint Charles, elle jette son mégot dans une poubelle et deux rats en surgissent, petits démons à la fourrure blonde et enflammée de tabac, ça fait deux boules de feu dans la nuit, deux boules, deux boules s'il vous plaît, deux boules sur le cornet, deux boules de poils blonds à lécher, blonds, et anglais, une odeur de teub bien entretenue et bien savonnée, elle est patiente, elle attend la purée, elle fait, ses armes, et ses munitions, pour faire péter la queue, il faut, démolir le corps, ne rien retenir, qu'il puisse, contenir, je me sens, partir, partir d'amour, il faut, envahir le corps, alors, dans le lit, posées, elles coupent leurs cheveux et se font, un festin, des mèches qu'elles ont récoltées, dont leurs ébats ont retenus, milles odeurs, vampire, démolir, il faut, faire du monde, une célébration, il n'ose pas lui dire "jsuis en redescente et jte trouve beau", il veut le sucer très fort dans les chiottes, et arroser la petite histoire avec son gland, secouer, les grottes et les volcans, par pitié, faire, fais moi, vraiment, que tout soit blanc, blanc, étincelant, blanc du sperme entre les dents, le blanc cru des os que l'on active pour récolter au bord des autres son corps, et recommencer, encore, jusqu'à ce que la drogue soit retombée, on retombe, on est, accoutumé, la coutume veut que l'on s'adonne à ce festin sans jamais le regretter.

**FESTE FORANIE**

On m'a touché le cul dans une maison hantée de fête foraine. Des mains de sorcière se balançait du plafond et la lumière bleue des clowns teinte ses yeux, luminescents, lumière noire et bleue, des mains de clowns attrapent, une sorcière rouge, la fête, est marrante, et foraine, elles font, balancer mes mains sur le cul d'un clown, l'odeur de pop corn me chatouille les lèvres, j'entre dans la maison hantée avec l'idée de me faire toucher le cul, parfois, je m'imagine comme un lémurien et toi, suspendu à moi, à mon ventre, par tes longs bras, comme font les mamans singes, je me déplace à travers la jungle comme ça, avec toi suspendu à mes seins, nous sommes, élégants, nous sommes, des êtres sages, nous sommes, des géants, suspendus au plafond des fêtes foraines, balance-toi, berce-toi à moi, à mes déplacements, lents, à ma tendresse de clown, à mes bras, parfois, une sorcière est rouge, et foraine, parfois, les clowns sont luminescents,

je dévore un festin de pop corn sur un sol de poussière, on fait la queue pour les cabines, des places individuelles, les hommes font la queue, c'est tout, ce qu'ils savent faire, ils font toujours la queue ces cons, parce qu'ils espèrent, dévorer des queues raccordées à des clowns, je me casse, le coude, je couds, je découds mes lèvres, je coule, à travers la jungle, et je check, mes notifications facebook toutes les deux secondes car j'ai des problèmes d'attention, affection, plus loin, plus cher, dans la fête foraine, les autos-tamponneuses, me tamponnent le cul, d'une lumière rouge, d'ambulance, le maïs soufflé, par le beurre, et le sucre, j'entre alors en amitié, avec les habitants de la jungle, je dévore des têtes, pleines de poussière, déchets de jogging Adidas reniflés par mes soins, je saigne, au milieu, de la fête foraine, les lumières tournent, autour de moi, je ressens, la perte, le sang, je connais, tout, ce qui est, rouge et coule, des mains, des sorcières, suspendues à une jungle, seule, la jungle, est seule, la jungle, se sent seule, une jungle, ressent, connaît, une jungle, est un palais, pour les gens seuls, envie de faire l'amour, envie, de suspendre la poussière, quand elle se soulève, du sol, parce qu'on s'ébat, toi et moi, qu'on baise, et s'aime, au sol, au milieu de la fête foraine.

# LIES TRAPPEURS

Je m'arrête pour observer les mecs autour de l'église, ils font des allées et venues étranges sous les remparts, leurs lunettes de cycliste cachent un regard qui donne envie de jouir instantanément tellement c'est la chasse, tellement c'est un enlèvement, c'est mettre sa main à plat et se laisser manger des viandes crues par Croc Blanc, c'est s'apprioyer, qui nous sommes, et vivre, avec les trappeurs, dans une cabane chauffée, vivre entouré d'hommes turbulents, qui la journée attrapent l'or des rivières dans un tamis et la nuit luttent contre le vent. Scellée ma barbe, le froid, scellée ma main sur la queue chaude dans la cabane en bois.

On pourrait dire que le froid est retombé sur la cabane, que tout s'éteint. Les hommes autour du foyer ont ôté leurs salopettes en peau et les ont faites sécher, elles pendent maintenant comme des mues brunes, les hommes portent des pyjamas en laine avec une ouverture au cul pour aller chier sans avoir à se mettre nu, leur cul, est mal torché, la cabane embaume du parfum de tous ces culs, de ces barbes encrassées, et des bouches, qui ont avalé à même la marmite un ragoût de petits animaux mijotés, braconnés des heures durant dans une course qui fait transpirer les hommes d'excitation ; mulots, lièvres, animaux marins adaptés à la vie des sous-bois, à ramper, à cueillir les fruits et les proies, on s'adapte à la forêt, on troque ses nageoires contre des mains et des doigts, qui permettent aux lapins d'attraper, le gras, de branler, de pénétrer les fesses dans l'ouverture du pyjama qui sert à chier, on s'adapte, on s'est adapté, au froid, dormir à plusieurs, entre mecs, trouver la chaleur en enroulant ses bras aux tailles musclées et sèches, avaler des alcools forts et souffler son haleine brûlante dans la nuque des copains pour la réchauffer. Nous sommes en 1809 dans le grand nord canadien. Ils sont cinq hommes, le rouquin est celui qui raconte, sans s'épuiser, les refrains d'une année passée à poursuivre les baleines, sur un chalutier, les autres hommes s'évaporent de fatigue dans la fumée du tabac et se laissent emporter par la voie et les histoires, est-ce qu'on faisait sur les bateaux ? est-ce que les hommes se sont liés, comme se lient les dauphins, quel ravin, quel déluge d'histoires la cabane des hommes a-t-elle provoquée, les cales du baleinier se gonflent et l'alarme est donnée, la voile, le mât,

se brise, la coque, est renversée, la cabane tremble sous un givre qui fait céder la matière, les corps, ont peur, les corps, sont terrifiés, il faut, coller son oreille au dos des copains, pour entendre, craquer les côtes, et les poumons, se gonfler, comme la voile, le mât, la coque, d'un bateau qui transporterait toute la cavalerie des hommes aux queues tendues vers le ravin, il faut, rassurer les hommes, les aimer, dans la brume du tabac et de l'alcool, c'est un garçon au visage décousu par un piège à loup qui le premier pause la main sur le genoux de son camarade à la barbe blonde, aux lèvres mangées par un gel de la fin des temps, le blond se laisse caresser par son copain et clôt ses paupières pour profiter de cette main, de la chaleur qui monte, le long de sa cuisse, les trois autres observent la scène depuis leur canapé, ils commentent les gestes et se marrent, assommés, ils veulent les imiter, alors chacun, pose les mains, sur les pyjamas, et s'adaptent, au miracle d'avoir des mains en guise de nageoires, des mains pour prendre, des mains pour voler, des mains aux ongles noirs d'avoir gratter la terre pour y trouver l'or, l'argent, les métaux dont on fait les alliances et les colliers, les casseroles, les marmites et les couronnes, les boutons des vêtements chics et des pyjamas que l'ont défait pour aller chier et faire apparaître un cul à l'odeur de sous-bois, le garçon au visage recousu passe une main sur le torse blond sous la laine, caresse les seins, et tire la chaleur du cœur enseveli sous les côtes, l'or est mêlé à la terre, il faut séparer les grains, la merde, et la pépite, remonte, dans l'eau du tamis, et l'homme descend sur le ventre pour attraper la queue de son ami, brûlante, sous le tricot, il tire un peu sur la queue pour la faire bander, car l'eau de vie engourdit la bite qui pend sous les poils blonds, il tire sur la queue et joue avec le gland sous la peau, la bite grossit, et le copain blond gémit doucement tandis qu'il lui caresse les couilles et remplit sa pipe d'un tabac givré, il l'allume, il avale, il se laisse branler, fumée, les cinq hommes ont maintenant chacun les mains enfoncées dans l'entre-jambe de leurs copains et chacun se marrent, stupéfaits, contents, contents de se faire du bien simplement, et chaud, on s'est adapté aux environnements extrêmes, on a trouvé l'embranchement d'une espèce à une autre, on s'est redressé, les queues, se sont adaptées, aux mains, et remplissent maintenant les doigts de tout

leur poids, les hommes comparent leurs bites à celles des copains et se marrent, car c'est marrant, c'est marrant d'avoir comme ça dans sa main ce qu'on ne voit pas des autres et qui s'attrapent d'ordinaire dans les sous-bois, dans des poursuites qui font cogner le cœur des lièvres de terreur, un homme au crâne dégarni tient dans sa main la queue courte et épaisse d'un copain au nez rouge et coupé par le froid, au ventre blanc et rebondi, aux poils fins, qui tient lui aussi dans sa main la queue dure du rouquin, plus raide qu'un bâton de pèlerin, tous sont affalés à se branler tandis que la pipe remplit la cabane d'un nuage blanc, que la cheminée crépite et envoie sur le tapis des comètes rougeoyantes, les mains râches et bousillées s'activent sur les queues, et les hommes grognent dans leurs barbes des bruits d'animaux braconnés, ils ressentent chacun le plaisir qu'ils donnent et celui qu'ils reçoivent, bercés, délassés, le plaisir des queues branlées accompagnées par celui de l'alcool, du whisky quand il retourne les entrailles et déborde des cales des navires pour les inonder, que l'on chavire entre hommes, les cinq naufragés n'ont pour eux que cet instant, ne faire qu'un, avec tout ce qui rampe, vivant, dans les sous-bois et font craquer la cabane, le vent, le plaisir, dure longtemps, il pourrait durer toute la nuit, toute la vie, jusqu'à ce que les hommes n'aient plus besoin d'aller gratter leur existence entière dans les ruisseaux pour libérer des pierres l'or et les diamants, divaguer sur les océans pour dépouiller les baleines de la graisse attachée à leur squelette, le plaisir partagé par les cinq hommes les libèrent du givre comme des pépites arrachées au sol, il faut jouir, à un moment donné, il faut se terminer, finis-moi vas-y, plus vite, vas-y plus vite, t'arrêtes pas, les hommes veulent se vider, ils ressentent tous les cinq l'envie de lâcher maintenant le sperme brûlant de leurs couilles sur leurs sous-vêtements, alors chacun accélère les mouvements du poignée sur la queue de leur copain, ferme et bandée, et chacun souffle, comme font les hommes, quand le plaisir remonte du gland pour taper dans le ventre et inonder les côtes d'électricité, le premier à jouir est le rouquin, ses orteils se tordent et il attrape d'une main le col du copain qui le branle, les yeux fermés il lâche un sperme blanc et épais en trois giclées sur le tricot sale de son pyjama, le foutre coule de son gland sur ses poils roux, la main du copain se

resserre sur la queue dure pour en presser les dernières gouttes, faire jouir son pote, le faire exploser, c'est la réaction en chaîne, les mecs sont surexcités, l'homme dégarni aux hanches pétées crache sa purée et râle, en jouissant, d'un raclement qui emporte la gorge, soulève le torse, contractant, c'est excitant, et les derniers copains jouissent maintenant un par un, en profitant du spectacle de chacun déversant sur leurs ventres secs un sperme libéré des pierres et des rivières, une jouissance dorée, délivrée des cascades et des rochers, consumée, un plaisir qui emporte les chalutiers, fait vibrer la coque des paquebots qui transportent la terre, la cargaison, des hommes, des matériaux, des bêtes, nous sommes, dans la cabane, une caravane à bestiaux, nous sommes, des lièvres, des cheminots, qui entraînons sur la planète des rails et des machines à vapeur, des habitations sans cesse échouées, par le ressac, et avalées, chargement de caisse, sans cesse, balancées, à des grues, je débarque au port maintenant, mon bateau est arrivé, je suis secoué par le mal de terre à peine le pied posé, le sol, est stable, et me rappelle, que je suis adapté, à vivre, tantôt sous l'eau ou sous la terre, à vivre caché, adapter le monde à la grandeur de mes désirs, secrets, terrifiants, et informulés. A présent je replis la cabane des trappeurs, il est temps, de retourner, à la vie aquatique de tous ceux qui comme moi ouvre une gueule béante dans les profondeurs et jouissent du plancton juteux qu'ont laissé les hommes qui depuis la nuit des temps, dans des cabanes, se sont fait jouir, à pierre fendre.



# Are you lost enough ?

*Lorde - Perfect Places*

*Les Editions Douteuses*

Mis en page à Villeurbanne - Mars 2020  
Merci Clara et Audrey pour la relecture

Nous ne  
sommes rien,  
soyons tout

*Le FHAR - Rapport contre la Normalité*